

La Mondiale de films et vidéos

Normand Provencher

Number 164, May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Provencher, N. (1993). Review of [La Mondiale de films et vidéos]. *Séquences*, (164), 13–14.

cancer. Est-ce bon, est-ce mauvais? J'ai l'inoubliable souvenir de la chanteuse au Club Saint-Germain à Paris, du festival de Newport, des disques aussi, bijoux d'une discothèque pourtant bien remplie. C'est peut-être pour cela que la lumière crue et le commentaire raide du film de Lords m'a gêné, voire franchement déçu à certains moments. Toutes les vérités ne sont peut-être pas nécessairement bonnes à dire, surtout dans un tel contexte. On sait que Billie Holliday, Janis Joplin, Dizzie Gillespie, Miles Davis et autres n'étaient pas des anges. Mais leur art, leur talent étaient uniques et prodigieux: pourquoi les ramener stupidement à des dimensions à peine humaines?

Deux chefs-d'œuvres pour la fin: le documentaire sur l'Espagne musulmane: **Al-Andalus, las Artes Islamicas en Espana**, (Espagne, 1992) qui mêle la fiction — un chroniqueur à la cour des sultans Almohades — et la réalité — les œuvres d'art incomparables présentées dans l'exposition — avec un sens exceptionnel du destin de l'Art. Augustin Villalonga est un spécialiste de ce genre de document et s'est ici surpassé. Dans **Oedipus Rex** (États-Unis/Japon, 1993), Philip Landgridge, Jessye Norman et Harry Peeters se partagent les rôles principaux, ce n'est pas peu dire. Il faut aussi souligner la participation de Peter Gelb, coproducteur, un habitué de longue date de cette sorte de production, tant sur scène qu'à l'écran. Son nom, depuis trois décennies, est synonyme de qualité, d'intelligence artistique, de talent et d'audace bien utilisée: **Oedipus Rex** de Juliet Aymor est une preuve supplémentaire.

Je n'ai malheureusement pas pu voir **Musiques de films: Bernard Herrmann** de Joshua Waletzky (États-Unis, 1992) dont on m'avait dit grand bien. Je le mentionne cependant parce qu'il était en nomination pour les Oscars 1993, ce qui est incontestablement un signe de qualité, non? ✦

Patrick Schupp



Le 29 mars, Hollywood rendait un vibrant hommage à la contribution des femmes au cinéma, dans le cadre de la 65e cérémonie annuelle des Oscars. Cette noble intention, formulée pour se donner bonne conscience, sonne faux, particulièrement lorsque la statuette du meilleur film est accordée à une œuvre, **Unforgiven**, où les rôles féminins ne sont que menu fretin, et que les actrices se plaignent de plus en plus ouvertement de la pauvreté des rôles que les producteurs daignent leur accorder.

Quatre jours plus tôt, à l'autre bout du continent, à Québec plus précisément, s'ouvrait la 2e Mondiale de films et vidéos réalisés par des femmes, avec la présentation des **Amoureuses** de Johanne Prigent. Descendant direct du défunt Festival des filles des vues, créé en 1975, l'événement est le plus ancien du genre au monde. Le festival n'a certes pas le lustre hollywoodien, mais sa pérennité se veut un véritable exploit dont s'enorgueillissent les responsables de la manifestation qui ont défendu opiniâtement leur idée afin que le public puisse découvrir des œuvres originales et enrichissantes, vues d'un point de vue féminin.

«C'est vrai, il faut être drôlement tenace et croire à son projet. Le financement a été tellement difficile cette année. Nous avons reçu de l'entreprise privée le quart seulement de ce que nous avions prévu», explique

Nicole Bonenfant, l'une des organisatrices de la Mondiale en compagnie de Hélène Roy. Courir les subventions, sonner à la porte des entreprises, solliciter les mécènes, voilà un travail ardu avec lequel l'équipe de Vidéo-Femmes, l'organisme derrière la Mondiale, a appris à composer au fil des ans. Une seule fois le découragement les a gagnées au point de tout abandonner. C'était en 1988. Elles avaient alors décidé de tirer le rideau sur le Festival des filles des vues, devant les lacunes du financement et le peu d'enthousiasme des gouvernements. L'élection du Rassemblement populaire à l'hôtel de ville de Québec et de son chef, Jean-Paul L'Allier, un ex-ministre des Affaires culturelles, devait permettre, trois ans plus tard, de redonner à la Vieille Capitale son seul festival de cinéma qui ne soit pas à la remorque de ce qui se fait à Montréal (lire Festival des Films du monde ou Rendez-vous du cinéma québécois).

Pour sa deuxième édition, la Mondiale a pu compter sur la collaboration d'une soixantaine de bénévoles, soit six fois plus qu'en 1991, preuve indéniable de la force de caractère de cette organisation qui doit se débrouiller avec un maigre budget de 280 000\$. Un nouveau lieu de projection — l'Université Laval — a été ajouté aux cinq existants à Québec et à Sainte-Foy, afin de se rapprocher des jeunes. Une ligne de renseignements a été établie pour

mieux servir une clientèle qui, par moments, semble bouder la Mondiale. Mais les «filles des vues» refusent de se laisser abattre, même si certains beaux après-midi d'avril sont plus propices au farniente au soleil qu'aux salles obscures.

La sélection est vaste et les choix cruels pour les cinéphiles désireux d'explorer un cinéma avant-gardiste. Pour faire leur sélection, Nicole Bonenfant et Hélène Roy ont visionné à peu près tout ce qui se fait dans le cinéma féminin, particulièrement au Festival de Créteil, à celui de Yorkton, en Saskatchewan, ou au Festival Silence Elles Tournent, à Montréal (qui, pour éviter une autre rivalité Québec-Montréal, se tient les années paires...) La Mondiale tente de choisir des œuvres couvrant les cinq continents, quoique les films asiatiques réalisés par des femmes soient difficiles à dénicher, précise Nicole Bonenfant. Une prédilection est accordée au court métrage (les deux tiers de la programmation), considéré comme le parent pauvre du septième art. Les organisatrices de la Mondiale savent que leur produit n'est pas facile à vendre à un public plus souvent attiré par les gros canons américains que par les œuvres plus intimistes de Helma Sanders-Brahms ou Danièle Dubroux. Mais, insiste Nicole Bonenfant, la Mondiale doit survivre contre vents et marées, ne serait-ce que pour demeurer la seule petite vitrine ouverte sur le cinéma féminin, dans une industrie

où seulement dix pour cent des films réalisés par des femmes sont sélectionnés dans des festivals internationaux. En dix jours, c'est à 130 films issus de 23 pays, ainsi qu'à une série d'ateliers et de journées thématiques, auxquels les cinéphiles sont conviés. De quoi faire oublier un moment cette disparité criante.

«Mais comment faire pour que les gens dépassent la simple notion de festival de films de femmes?», demande Nicole Bonenfant. Un coup d'oeil sur la programmation permet pourtant de relever des oeuvres aux thèmes universels, qui n'ont rien à voir avec de soi-disant complots contre la gent masculine. Voyez plutôt: **Les Fruits du paradis** de Helma Sanders-Brahms (Allemagne, mère blafarde), l'histoire de la rencontre d'un couple avec comme toile de fond la politique d'un pays déchiré; **L'Affût** de Yannick Bellon, une oeuvre touchante sur la passion de la nature et la nature des passions; **A Just War?** de Maj Wechselmann, sur les terribles ravages de la Guerre du Golfe sur la population irakienne; **Fin de millénaire** de Hélène Bourgault, réflexion profonde sur le sens de la vie en ces temps troublés; **Beach Story**, de Lori Spring, ou comment ne pas bronzer idiot. Même si leurs concurrents du Festival de Créteil s'étonnent à chaque visite à la Mondiale de la visibilité de la clientèle masculine, on sait que le plein n'a pas encore été fait. «Les femmes viennent bien dans nos tavernes, pourquoi ne pourrions-nous pas voir leurs films», clame d'ailleurs une publicité radiophonique de la Mondiale mettant en évidence deux hommes. La Mondiale sera de retour en 1995, sans Nicole Bonenfant cette fois.

Retour à l'université oblige. Privée de sa fidèle collaboratrice, Hélène Roy devra poursuivre le travail et former une nouvelle équipe. Le défi est terriblement exigeant, mais gratifiant et enrichissant. C'est ce qui fait courir les «filles des vues» de Québec. ✂

Normand Provencher



L'Association québécoise pour le Jeune Cinéma, organisatrice depuis 14 ans d'un festival du jeune cinéma, a fait un examen de conscience et a décidé de repartir à neuf: nouvelle équipe, nouvelles dates de présentation, nouveaux lieux et surtout, nouveau nom et gratuité de l'événement. Le nouveau festival de l'AQJC s'appelle donc le Festival international du court métrage, laissant ainsi tomber l'ambiguïté de son titre précédent, celui du *jeune cinéma*. En ouvrant sa compétition à des auteurs qui ne sont peut-être plus tout à fait *jeunes* selon certains critères, c'est-à-dire qui ont plus de trente-cinq ans, le festival a enrichi sa programmation d'oeuvres plus abouties, de films à l'imaginaire plus varié, réalisés avec plus de moyens et, jusqu'à un certain point, conçus avec une plus grande maturité. L'événement a été illustré par Dorothy Todd-Hénaut. La réalisatrice, avant de présenter **Un amour naissant**, film empreint d'humour, de sensualité et de sensibilité sur les amours d'une femme *très enceinte*, a remercié les organisateurs d'avoir élargi la catégorie d'âge. Cette libéralisation de la compétition ouvrirait également la voie à des *films-vedettes* réalisés par Vincent Pérez, scénarisés par Régis Wargnier, mis en musique par Patrick Doyle ou photographiés par Pierre Novion.

S'il est difficile d'isoler un

thème commun à cette programmation qui comptait quelques 150 films et vidéos de 29 pays, il fut tout de même possible de relever certains dénominateurs communs. Ainsi, nous avons pu remarquer que le noir et blanc est toujours aussi populaire chez les jeunes auteurs. Mais ce noir et blanc nous a souvent laissé perplexe. Certes, à notre époque où la couleur prime, le choix du noir et blanc s'avère un choix non seulement économique, mais bel et bien esthétique. Or, les motivations derrière ces choix demeurent souvent floues. On a en effet l'impression que certains réalisateurs ne savent pas vraiment pourquoi ils filment en noir et blanc et s'il le font, c'est surtout afin d'imiter un style, ou de donner — artificiellement — *du style* à leurs films. Mais inutile de dire que lorsque la forme prime sur le fond, ce noir et blanc gaspillé est des plus irritants. Tout aussi irritants d'ailleurs que l'intellectualisme et l'hermétisme pompeux de certains films dont le mérite aura été de mettre en valeur la sensibilité des autres. Nous pensons ici à **Goodbye Socrates** (James Babanikos, Canada) qui raconte sans fioritures ou détours inutiles une dramatique histoire d'amour et de déchirement entre un homme, sa femme et leurs deux patries, le Canada et la Grèce. Babanikos a appuyé son émotion sur un

scénario solide, subtil et sans concessions.

Un autre thème que l'on retrouve inmanquablement dans les festivals où priment les oeuvres de jeunes auteurs c'est, paradoxalement, l'idée (la hantise plutôt) de la mort. Malgré tout, le traitement de ce thème demeure lumineux, sensible, rarement morbide et souvent humoristique. Ainsi, **Bain de jouvence** (Sébastien Jousse, France) relate avec humour et couleur les images qui défilent dans la tête d'un jeune suicidé qui, nous l'apprendrons à la fin du film, a en fait raté son geste. L'imaginaire et la structure narrative du cinéaste évoquent Jaco Van Dormael. Le jeune homme du film **Le Mort** (Christian Dor, France), lui, ne s'est pas raté. Mais à sa grande surprise, et plusieurs minutes après son geste, l'esprit n'a pas encore quitté le corps. Notre jeune suicidé en profite pour faire défiler, non sans humour, le film de ses derniers moments de vie. Le film devient cynique et troublant lorsque le spectateur réalise soudainement qu'il est en train de rire de bon coeur d'un sujet qui demeure l'une des principales causes de décès chez les jeunes. Le vieux **Léon Noël** (Thierry Dory, Belgique) prend lui aussi conscience du moment de sa mort, alors qu'un ange en mission a raté sa manoeuvre d'atterrissage et s'est écrasé sur le toit de la maison de son client. Une tendre et charmante comédie. Dans **Le Musée** (Bénédicte Emsens, Belgique), la mort est vue à travers les yeux de trois petites filles qui se sont perdues dans les couloirs du musée d'art moderne. Mais entre les sculptures et les formes immobiles, la mort d'un être humain ne peut être qu'une autre expression d'immobilisme. Beaucoup plus noir et morbide fut le film **Cinq minutes pour les morts d'Amérique** (Cesar Galindo, Pérou). Ici, un impressionnant travelling-arrière de cinq minutes sur un cimetière surréaliste rend hommage aux victimes de la découverte de l'Amérique.